

## Discours de réception de la Médaille de l'Académie des lettres 2015

Tout d'abord, j'offre mes profonds remerciements à Pierre Nepveu et à Sherry Simon, deux critiques de la littérature et de la culture québécoises que je respecte énormément, qui ont proposé ma candidature pour cette Médaille. Et surtout, je remercie les membres l'Académie des lettres de ce grand honneur qui me touche profondément, car il témoigne de ce qui a toujours compté le plus pour moi au cours des années — l'accueil et l'appréciation de mes travaux par le milieu culturel du Québec. Quand Laurier Lacroix m'a annoncé que j'étais la récipiente de cette médaille prestigieuse, il m'a dit qu'on attendait de moi un discours dans lequel je parlerais de mon « parcours ». Parcours vers et dans la littérature et l'écriture, et surtout, je crois, vers le Québec, ce très ancien amour dont j'essaierai ce soir avec vous de démêler les origines et de raconter le cheminement. Comme Pierre a mentionné, mon dernier livre porte sur les écrits personnels de femmes québécoises. Pendant les années où j'y travaillais, on m'a parfois demandé si je songeais moi-même écrire un jour mon autobiographie. Jamais, ai-je toujours répondu en bonne critique littéraire, car je ne sais parler de moi qu'à travers les écrits des autres. C'est tout de même ce que j'essaierai de faire ce soir, parler de moi de façon plus directe, en racontant mes rapports avec la culture québécoise — ses textes littéraires, sa réalité politique et sa très belle langue, ainsi que de quelques-unes des amitiés québécoises qui m'ont accompagnée sur la route.

Quand je réfléchis à l'amour du Québec qui semble m'avoir toujours habitée — me demandant d'où il vient, à quel moment de ma vie il remonte et comment il s'est modifié et m'a modifiée au cours de ma vie de Canadienne anglaise — c'est le titre d'un de mes ouvrages, *Écrire dans la maison du Père*, qui me vient tout de suite à l'esprit. Car, quoi que disent les critiques littéraires, il y a toujours un élément personnel caché derrière leurs titres et leurs analyses textuelles. Dans *Écrire dans la maison du Père*, j'ai voulu amener à la lumière les structures profondes de la culture qui sous-tendaient les écrits des hommes et ceux des femmes du Québec, et qui avaient donné naissance, me semblait-il, à deux courants littéraires : « son

histoire à lui », exaltée, vulnérable et tragique (Nelligan, Saint-Denys Garneau, Hubert Aquin et bien d'autres), et « son histoire à elle », les écrits de femmes qui depuis Laure Conan, et passant par Germaine Guèvremont et Gabrielle Roy jusqu'aux femmes d'aujourd'hui, apparaissent plus résistants, têtus et ancrés dans le corps et la temporalité que ceux de leurs confrères masculins. Mais j'ai toujours soupçonné que ce livre et son titre parlaient aussi de moi et de ma propre expérience, du fait d'avoir grandi et appris à écrire dans la maison d'un père qui nous semblait tout-puissant (fait que mes sœurs, qui sont ici ce soir, pourraient vous confirmer). J'ai appris à écrire dans la maison d'un père journaliste; et restent gravés pour toujours dans ma tête les mots qu'il a proférés après avoir lu ma première tentative d'écrire une dissertation universitaire : « Ne pourrais-tu pas le dire plus clairement ? » Ces mots, je les ai répétés à chaque génération de mes étudiants et étudiantes, et ils continuent de me guider chaque fois que je me mets devant mon ordinateur pour écrire.

Gérant général de la Presse canadienne, mon père était connu dans le monde journalistique canadien comme un maître extrêmement exigeant mais dévoué, en fin de compte, aux jeunes journalistes qu'il faisait trembler dans leurs bottines tout en leur enseignant les outils de leur métier. Pour nous, c'était la même chose, et mon intérêt pour la langue française remonte, je crois, à une brève période, alors que j'avais douze ans, où il a essayé de nous apprendre cette langue, tentative qui, dans ma mémoire, reste entourée de tensions et d'ambivalence. Nous étions à Toronto, dans une famille catholique de cinq enfants — trois filles qui avaient toujours de bonnes notes à l'école et deux garçons qui avaient beaucoup plus de difficulté dans leurs études. À l'époque (c'est-à-dire au début des années 1950), on parlait en Ontario de « bonne entente » avec le Québec, mais les cours d'immersion n'existaient pas : on commençait le français en neuvième année, au début de l'école secondaire. Mon frère aîné étant en onzième année et échouant dans ses cours de français, mon père décide qu'il va nous apprendre le français à l'aide d'une série de disques, produites à Paris, dans lesquelles (je m'en souviens très bien) on se servait beaucoup de la dictée. Les trois enfants aînés de la famille étaient convoqués à assister à ces cours hebdomadaires. Pour ma sœur

Judy, qui était en neuvième année et avait déjà commencé le français, ça allait. Mais pour moi qui étais en huitième année et n'avais jamais vu un mot de français écrit, c'était plutôt un défi. Les cours n'ont pas duré très longtemps, et le seul souvenir que j'en garde et celui du jugement moqueur de mon père selon lequel il était impossible de distinguer entre mes accents aigus et graves parce que, incapable de décider quel était l'accent correct, je les mettais tous au vertical ! Extrêmement blessée, je me dis que le français est décidément une langue impossible. Mais peut-être aussi, au fond de moi, nourrissais-je le désir de lui montrer un jour, à ce père exigeant, de quoi j'étais capable.

Toujours est-il que l'année suivante, à l'école secondaire, je tombe en amour avec le français, et, à la fin de ma neuvième année, je demande à mon père si je peux aller vivre au Québec pour apprendre le français. Si j'organise cela, répond-il, promets-tu que tu ne changeras pas d'idée? Non, non, je ne changerai pas d'idée, lui dis-je. Connaisseur de la pêche et amoureux de la boisson comme tous les journalistes de l'époque, il allait chaque hiver à la pêche aux petits poissons des chenaux à Sainte-Anne-de-la-Pérade en compagnie de ses amis journalistes. Il se met donc en contact avec son ami Raoul Tessier, l'hôtelier de Sainte-Anne-de-la-Pérade, et lui demande s'il connaît une famille qui serait prête à accueillir deux jeunes filles pour l'été. Nous partons donc, ma sœur Judy et moi, pour Sainte-Anne-de-la-Pérade au début de l'été 1954. À la fin de notre première journée, nous rendant compte que nous n'avons absolument rien compris de ce qu'on nous disait depuis notre arrivée, nous nous demandons sérieusement si nous allons rentrer tout de suite à Toronto. Heureusement pour nous, il y avait dans la famille deux garçons de notre âge, qui ont offert de nous amener au tennis. Ce fut le début de six semaines de découvertes : de la vie du village, d'un catholicisme beaucoup plus rigide que celui qu'on connaissait chez nous, d'une langue (encore le patois de la campagne canadienne-française d'avant la venue de la télévision) et d'une culture qui nous ont fascinées et séduites. Chaque soir, après le tennis, nous allions à pied jusqu'aux limites du village pour acheter des patates frites qu'on mangeait sous les étoiles avant de rentrer à la maison. Quatorze ans plus tard, en lisant l'affirmation du protagoniste de *Salut Galarneau* de Jacques Godbout selon laquelle « les

patates frites du Québec sont les meilleures au monde », je savais de quoi il parlait. Quant au catholicisme, qu'à Toronto on tenait plus ou moins pour acquis, à Sainte-Anne-de-la-Pérade c'était décidément autre chose. Le dimanche, dans la belle église en pierre assise au bord de la rivière qui traversait le village, on tremblait presque en entendant le curé pester contre les jeunes filles qui créaient des occasions de péché en portant des blouses aux manches courtes. Plus radicales encore étaient les questions posées face à l'identité canadienne qu'on avait toujours cru nôtre. Mais non, nous disaient nos nouveaux amis pendant les longs après-midi qu'on passait à jaser sur les marches du magasin général, ce n'est pas vous autres qui êtes Canadiens, c'est nous. Vous autres, vous êtes les « blokes ». C'était, je n'ai pas besoin de vous le rappeler, quelques années encore avant l'avènement de la Révolution tranquille.

À l'automne 1961, en compagnie de mon amie Mary (que quelques-uns d'entre vous devez connaître, car elle est maintenant l'épouse d'André Ricard, l'ancien Secrétaire de l'Académie), j'arrive à Laval, inscrite à la Faculté des lettres qui était encore logée dans les édifices du Grand Séminaire, rue de la Fabrique. Parmi mes profs j'ai eu Félix-Antoine Savard (c'était un cours sur Claudel, je crois), le grand folkloriste Luc Lacoursière et la seule femme de la Faculté, Jeanne Lapointe, à qui j'ai vite demandé de diriger ma thèse sur Saint-Denys Garneau. C'était un Québec dans lequel soufflaient les vents du changement. Je me souviens par exemple d'une conférence donnée par Marcel Chaput, le fonctionnaire fédéral qui venait de publier *Pourquoi je suis séparatiste*; et d'un jeune homme, le mari d'une de mes amies, qui travaillait pour la Presse canadienne à Québec, qui m'a expliqué à quel point le fonctionnement de l'agence de presse dirigée par mon père, était « colonialiste » (les communiqués de l'Agence France-Presse étant traduits en anglais à Toronto, me disait-il, et retraduits en français par le bureau de la Presse canadienne à Montréal). Au printemps, le jour des élections fédérales de 1962, j'ai encore le vague souvenir d'avoir entendu des ouvriers qui travaillaient sur le toit à côté de mon appartement rue Saint-Patrice dire qu'ils allaient voter ce jour-là pour les Bérets blancs (c'est-à-dire pour le Parti créditiste dont l'aile québécoise était dirigée par Raoul Caouette). Marie-Claire Blais, l'auteure du récent best-seller *La belle bête*, se promenait dans les rues

du Quartier latin, son visage caché par sa frange de cheveux. Et je me souviens qu'un jour, dans son appartement de la rue D'Auteuil, Mademoiselle Lapointe m'a montré un tout petit tableau — déroutant pour moi parce que non-figuratif — d'un artiste peu connu qui s'appelait Paul-Émile Borduas. Mais le vieux Québec que j'aimais était encore là : les étudiants lisaient avidement, comme un fruit défendu me semblait-il, le *Journal* récemment publié de Saint-Denys Garneau, où le poète exprimait toute l'angoisse et la culpabilité créées par sa formation catholique, mais aussi, dans des phrases inoubliables, son amour de la musique et son sentiment enivrant de la beauté du monde. Ma thèse portait sur le paysage dans l'œuvre de Garneau et chaque fin de semaine pendant l'hiver je poursuivais mes recherches en faisant des randonnées de ski dans les collines au nord de Québec. Une fois j'ai réussi à avoir, je ne sais plus comment, la permission d'aller explorer l'intérieur du manoir seigneurial à Sainte-Catherine de Portneuf, où Saint-Denys avait passé tant d'années et écrit tant de ses textes. En feuilletant de vieux volumes sur l'histoire du Québec qui se trouvaient encore dans le grenier, j'ai trouvé la signature du poète, griffonnée dans une écriture enfantine, signe peut-être d'une conscience de sa place dans l'histoire canadienne-française qui a dû peser sur lui tout autant que de le rendre fier.

Mais je m'égarais dans mes souvenirs, et je ne suis pas sûre que cet étalement nostalgique soit tout à fait ce que monsieur Lacroix envisageait quand il m'a invitée à parler de mon « parcours ». De toute façon, je saute en avant, jusqu'à la fin des années soixante, où, mon mari et moi, maintenant parents de deux enfants, poursuivions nos doctorats à l'Université Queen's. Il va sans dire que le Québec avait beaucoup changé, et que les œuvres qui m'intéressaient le plus étaient celles où explosait cette nouvelle énergie dont j'avais senti les débuts pendant mon année à Laval. Surtout que nous étions des nationalistes de gauche, engagés dans la création d'un groupe politique dont le manifeste « Pour un Canada indépendant et socialiste » proposait la vision d'un Canada composé de deux nations, solidaires dans leur lutte contre l'impérialisme américain. Lisant l'ouvrage *Lament for a Nation* de George Grant, un de nos grands textes inspirateurs, je m'identifiais complètement au rêve qui était au cœur des écrits québécois que j'aimais —

celui de faire naître un pays. Ce rêve d'une lutte partagée avec nos semblables québécois s'est concrétisé dans mon travail sur les romans d'Hubert Aquin et, un peu plus tard, dans la rencontre d'un poète engagé qui est devenu un ami pour toujours, Gérald Godin. De l'attrait de l'œuvre d'Aquin et de la lutte passionnante mais frustrante pour comprendre et pour répondre à cette œuvre pleine de miroitements et de fausses pistes, je ne parlerai pas ici, sauf pour dire que dans les multiples miroirs de l'œuvre je trouvais le reflet de mon propre amour de mon pays et de mon sentiment de la nécessité, aussi bien que de l'impossibilité, de le voir arriver un jour à l'indépendance. Dans *Prochain épisode*, l'attrait irrésistible entre les frères-ennemis H. de Heutz et le narrateur, « tendus l'un vers l'autre en des postures complémentaires [et] immobilisés par une sorte d'étreinte cruelle » — une représentation puissante du rapport ambivalent entre le Canada anglais et le Québec — m'atteignait dans mes profondeurs. Mais si j'ai vécu pendant plusieurs années possédée par l'œuvre d'Aquin, mon rapport avec l'auteur était plutôt hostile. Vers le début de mes recherches je lui avais envoyé une lettre polie suggérant la possibilité d'une rencontre, lettre à laquelle il a répondu en disant qu'il demandait 25\$ de l'heure pour les entrevues! Choquée, j'ai répondu que cela ne m'intéressait plus de le connaître, car je l'avais cru révolutionnaire et il me scandalisait par cette prise de position capitaliste ! La rencontre en question n'a donc eu lieu qu'après la parution de mon livre *Hubert Aquin agent double* en 1973, mais elle a marqué le début d'une amitié profonde et inoubliable, bien que trop courte. L'autre amitié dont je garde de précieux souvenirs est celle de Gérald Godin, dont j'ai fait la connaissance à Kingston quelques semaines après la Crise d'octobre 1970, au cours d'une tournée des campus canadiens qu'il a entrepris — pour exprimer sa colère contre Pierre Trudeau, m'a-t-il dit — après son emprisonnement sous la Loi des mesures de guerre. Étant une des seuls membres de la gauche étudiante qui parlait français, j'ai été choisie pour aller chercher Godin à la gare et l'amener chez nous. Je n'oublierai jamais la gracieuseté de cet homme qui s'est empressé, en arrivant devant notre maison, d'ouvrir ma portière de la voiture tout en m'assurant que le fait d'être féministe n'empêchait pas un homme de poser de tels gestes. Pendant sa visite, Godin m'a parlé du spectacle « Poèmes et chants de la

résistance », dont une nouvelle version était en préparation pour janvier 1971, afin de soulever des fonds pour les prisonniers politiques. Viens derrière la scène avant le spectacle, m'a-t-il dit, et Pauline sera là avec un billet pour toi. Ce que j'ai fait, sans savoir que je me préparais à vivre une expérience absolument effarante. Car, assise dans la place privilégiée qui m'avait été réservée, je me trouvais entourée de tous les côtés par des Québécois absolument enragés contre les Anglais, et de plus en plus excités à mesure que se déroulaient les différentes lectures et performances de la soirée. Convaincue d'être la seule anglophone dans toute la salle, je tremblais littéralement, et ne me suis un peu calmée qu'avec l'arrivée sur scène d'Yvon Deschamps, qui avait choisi son monologue « Les Anglais », dans lequel il montrait avec humour que tout ce qui s'était passé l'automne précédent était la faute des Anglais — de Jean Drapeau, disait-il, de Robert Bourassa, de Pierre-Elliott Trudeau — c'est toujours la faute aux Anglais! Humour qui a dégonflé la tension dans la salle, me permettant de respirer et de partir tranquillement à la fin de la soirée en réfléchissant à la mutation qu'avait subi mon rapport avec le Québec.

Au cours des années 70 le Québec a changé, ainsi que mon rapport avec lui et mes priorités personnelles et scolaires. En 1976, l'année où le Parti québécois fut élu, paraissaient les premiers ouvrages féministes — la pièce *La Nef des sorcières*, série de monologues de femmes (dont un personnage d'écrivaine créée par Nicole Brossard, et une ouvrière créée par France Théoret) et l'imposant roman féministe *L'Eugélonne* de Louky Bersianik, publié avec beaucoup de fierté par Hubert Aquin alors qu'il était Directeur littéraire des Éditions La Presse. À Ottawa l'année suivante, on m'invite à organiser la partie québécoise d'un colloque international — il s'agissait d'une association de femmes-écrivains latino-américaines qui se réunissaient pour la première fois au Canada et pour qui on avait décidé d'ajouter un peu de contenu canadien et québécois. Ce n'était pas un colloque féministe, loin de là. Je me souviens par exemple de la réponse négative que j'ai eue de la romancière Diane Giguère, qui m'écrivait qu'elle se sentait très insultée qu'on la considère comme une « femme-écrivain » et qu'elle était un écrivain tout court (c'était bien avant l'arrivée du mot «écrivaine» qu'on doit aux féministes et surtout à Louky

Bersianik). En m'entendant parler de mes difficultés, mon amie Andrée Yanacopoulo me rappelle qu'il y a tout un groupe d'écrivaines féministes qui commence à se faire remarquer au Québec, et je décide de les inviter. Et ces écrivaines québécoises — Nicole Brossard, Louky Bersianik, France Théoret, Denise Boucher, Madeleine Gagnon, Louise Dupré et Louise Cotnoir — ont complètement transformé le colloque, y apportant une énergie, une force, une intelligence et une sophistication théorique qui ont bouleversé les idées reçues et menacé le confort intellectuel de plusieurs des autres participantes, surtout des Latino-américaines, dont beaucoup faisaient partie de l'élite de pays d'extrême droite. J'ai pu constater l'influence de notre colloque quinze ans plus tard, lors d'une conférence donnée à l'Université Cornell, où une spécialiste de la littérature latino-américaine, parlant de l'évolution d'une auteure féministe argentine, a dit : « C'est à partir du colloque d'Ottawa qu'elle a changé de direction ».

Pour moi aussi, ce colloque a marqué un changement de direction: dans mes amitiés, mes passions et mes questionnements intellectuels aussi bien que dans mon rapport avec le Québec. Les échanges entre écrivaines et intellectuelles québécoises et canadiennes-anglaises suscités par le colloque ont donné lieu à d'autres rencontres — des colloques, des publications partagées, des cours universitaires. À mon avis, ces activités et échanges représentent un moment unique dans la longue histoire de dialogue avortée entre le Québec et le Canada. Car, plutôt que de parler de nos différences, nous partageons notre réalité de femmes et notre détermination féroce de changer le pays, de changer nos deux pays et le monde entier, en y introduisant pour la première fois les voix de femmes devenues sujets. C'était des moments lumineux et pleins d'espoir, où nous étions sûres d'être engagées dans une révolution telle qu'on n'en avait jamais vu auparavant — car il s'agissait du dynamitage de tout le système langagier et symbolique qui soutenait la culture. Quant à moi, influencée par les théories féministes d'Hélène Cixous, de Luce Irigaray et de notre amie belge Claire Lejeune ainsi que par les écrits des féministes québécoises, je commençais à voir d'un nouvel œil les structures et les personnages familiers de la littérature québécoise : Alphonsine Moisan de *Trente arpents* qui, réduite à sa fonction de reproductrice silencieuse, disparaît tôt de l'intrigue, Florentine



Lacasse de *Bonheur d'occasion*, objet du regard masculin et condamnée, malgré ses ambitions, à répéter le destin de sa mère, et tant d'autres. Je me souviens que, pendant un de mes séjours à Montréal, où je me réfugie toujours quand j'ai envie d'écrire, je me promenais sur la rue Saint-Laurent, obsédée par le désir d'en savoir plus sur la vie de la romancière Laure Conan et sentant derrière elle l'ombre de ma propre mère, elle aussi pieuse et pas très sûre d'elle-même. Tout cela m'a mené à l'image de la culture, et en particulier de la culture et de la littérature québécoises, comme une « maison du Père » dans laquelle les hommes aussi bien que les femmes étaient destinés à jouer des rôles prescrits à l'avance. Lisant en parallèle l'œuvre de Luce Irigaray, qui soutient que « toute notre culture occidentale repose sur le meurtre de la mère », j'en suis venue à l'image scandaleuse d'un cadavre de femme — bien évidente dans des romans comme *Trou de mémoire* d'Aquin et *Kamouraska* d'Anne Hébert — qui constitue la pierre angulaire de cette maison, le non-dit qui infléchit sur le sens de tous les textes, qu'ils soient d'auteurs masculins ou féminins.

Arrivant à la fin de mes propos, je me rends compte que, comme beaucoup de femmes de ma génération, j'ai trouvé la voie que je voulais suivre dans le féminisme. Je l'ai suivie à ma façon, avec beaucoup de plaisir et avec de nouvelles amitiés et modèles pour m'inspirer (Marcelle Ferron, Madeleine Arbour et Françoise Sullivan, pour n'en nommer que les plus grandes) dans *Les Femmes du Refus global*, ainsi que dans mon édition critique de *Dans un gant de fer* de Claire Martin et dans mon dernier livre *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan*. Je me rends compte aussi — et ce sera ma conclusion — qu'en retraçant mon parcours pour vous j'ai découvert un des grands plaisirs de l'écriture autobiographique — sa capacité de nous faire revivre les moments qui nous ont formés et qui constituent, en fin de compte, le moi que nous choisissons de reconnaître comme le nôtre. Pour ce plaisir et cette possibilité je vous remercie, ainsi que pour le bel honneur que vous m'accordez ce soir.